son personnage aux préférences et aux idiosyncrasies de chacun. Les poètes de ce temps-là, qui ont tous plus ou moins rêvé d'un univers réconcilié, d'une harmonie cosmique restaurée, et donc d'une « fin de Satan », l'ont imaginée chacun à sa manière et selon les lois habituelles de sa vision des choses. Vers 1830, le démon de pacotille, personnage littéraire et théâtral dont on s'était amusé à se donner le frisson au XVIII^{e} siècle, a cessé de divertir les curieux. Le diable pas très méchant, capable au mieux de monter l'intrigue d'un roman ou de duper les naïfs, que Le Sage puis Cazotte avaient mis en circulation, vient de rentrer dans l'arsenal des défroques usées. Byron a passé par là, et Hoffmann suscite ses démoneries, et on a cru au Méphisto de Gœthe, sans bien voir ce qu'il avait à son tour de littéraire et de fabriqué. Lucifer regagne ses vieux prestiges, et l'on ajoute foi à la noirceur de ses desseins. Les beaux déclamateurs du temps se donnent volontiers des airs de petits Satans, qu'ils prennent pour les gestes hardis des grands révoltés. Ils admirent l'opiniâtre négation de l'ange exilé ; ou bien, compatissant aux souffrances de son exil, ils se font à son égard philanthropes, plaident sa cause, rêvent pour lui l'heure du pardon divin, garantie d'un Age d'or rendu aux hommes après des siècles de ténèbres. Époque ambiguë, partagée entre la feinte et la sincérité, portant un masque et se croyant le visage découvert, le romantisme aime le malheur, célèbre les illustres victimes de la fatalité, confond un peu Lord Byron avec Satan ; mais en même temps, il veut se persuader que le mal et le malheur vont être vaincus. Satan, dans cette littérature fallacieuse et très réellement angoissée, devient une figure symbolique, figure où se lit la splendeur du Mal, mais figure qui un jour doit être réintégrée dans une lumière moins noire.

Vigny nourrit longtemps le projet d'un *Satan pardonné*, qui sera écrit beaucoup plus tard par Victor Hugo. L'ange déchu de *La Fin de Satan* ressemble au poète qui l'inventa ; il porte les marques fatales du génie, solitude, orgueil blessé, appel désespéré vers un ciel muet. Le combat entre Dieu et Satan, — qui se poursuit à travers les siècles, tant que dure l'histoire humaine dont il est le vrai secret, — revêt les formes habituelles à l'imagination de Hugo. Tout le mythe de cette épopée prophétique est construit, en effet, sur le symbolisme de l'ombre et de la lumière. Lucifer est descendu au royaume de la nuit, c'est-à-dire dans l'absence d'être, puisque l'être est lumière. Le mal n'est que privation, n'a qu'une existence négative. Ce n'est pas Satan lui-même qui est la nuit totale, la source du mal, puisque, né dans les cieux, il en garde après la chute une nature lumineuse. Le mal